

Répertoire de fables

Appel à textes

-

Éditions à la renverse

Les Éditions à la renverse vous proposent de découvrir une sélection de fables qui vous feront voyager autour du monde, mais aussi dans le temps. Prenez le temps de relire celles que vous connaissez par cœur et de découvrir celles dont le nom vous intrigue. Il ne vous reste alors plus qu'une seule chose à faire : choisir une fable comme point de départ de votre écriture et vous lancer !



à la renverse
éditions

Table des matières :

Le Rossignol et l'Épervier	5
Hésiode, VIII ^e siècle av. J.-C., Grèce	
Le Rossignol et l'Épervier	6
Ésope, VI ^e siècle av. J.-C., Grèce	
La Fourmi et la Colombe	7
Ésope, VI ^e siècle av. J.-C., Grèce	
Le Corbeau, sa Femelle, le Chacal et le Serpent	8
Fable anonyme, environ 300 av. J.-C., Inde	
Le Serpent et les Grenouilles	9
Fable anonyme, environ 300 av. J.-C., Inde	
L'Oiseau, le Pigeon et la Cigale	11
Tchoang-tzeu, environ 300 av. J.-C., Chine	
Les Singes et la Lune	13
Fable anonyme, environ 200-600, Chine	
La Grenouille et le Bœuf	15
Horace, environ 314-320, Rome	
Les Lièvres et les Grenouilles	16
Babrius, II ^e siècle, Rome	
Dou Cerf ki vit ses cornes en l'iaue tantdis que il béveit	17
Marie de France, 1160-1210, France	
Le Sanglier et le Renard,	19
Vartan Areveltsi, XIII ^e siècle, Arménie	
La Cigale et la Fourmi	20
Jean de La Fontaine, 1668, France	
Le Lièvre et la Tortue	21
Jean de la Fontaine, 1668, France	

Le Loup et l'Agneau	23
Jean de La Fontaine, 1668, France	
Le Chat et le Grillon	25
Marie-Catherine de Villegieu, XVII ^e siècle, France	
L'Yrondelle, & l'Oyseau de Paradis	28
Marie-Catherine de Villegieu, XVII ^e siècle, France	
Le Grillon et le Rossignol	30
Gotthold Ephraim Lessing, 1759, Allemagne	
Le Poulain et le Vieux Cheval	31
Ignacy Krasicki, 1776-1778, Pologne	
La Fourmi et la Puce	32
Tomás de Iriarte, 1782, Espagne	
La Grenouille et la Poule	35
Tomás de Iriarte, 1782, Espagne	
La Taupe et les Lapins	36
Jean-Pierre Claris de Florian, 1793, France	
Le Hanneton	38
Gottlieb Konrad Pfeffel, XVIII ^e siècle, Allemagne	
Le Lézard et la Vipère	39
Antoine-Vincent Arnault, 1812, France	
La Chatte voyageuse	40
Marie-Amable Petiteau, 1816, France	
Le Serpent et l'Homme	42
Jules Solime Milscent, 1817, Haïti	
L'Aigle et la Taupe	43
Ivan Krilov, début du XIX ^e siècle, Russie	
Les animaux malades de la peste	46
Louis Héry, 1828, France	

Le Chacal, l'Éléphant et l'Hippopotame	48
Fable anonyme, transcrite en 1828, Sénégal	
La Corneille et l'Éphémère	50
Adèle Caldelar, 1844, France	
L'Autruche et son public des animaux	52
Eugénie et Laure Fiot, 1851, France	
La Chamelle et son petit	53
Eugénie et Laure Fiot, 1851, France	
Le Crapaud et le Poisson doré de la Chine	54
Esther Sezzi, 1856, France	
Le Rouge-gorge et le Moineau	56
Esther Sezzi, 1856, France	
Le Loup et le jeune Mouton	58
Fénelon, 1859, France	
Le Renard puni de sa curiosité	59
Fénelon, 1859, France	
Les Chacals et l'Éléphant	60
Tolstoï, 1872, Russie	
L'Escargot	61
Augusta Coupey, 1871, France	
Les Loups et les Moutons	61
Augusta Coupey, 1871, France	
Le Castor et le Loup cervier	64
Pamphyle LeMay, 1882, Canada	
Le Lièvre et le Chacal	67
Fable berbère anonyme, transcrite en 1887, Maghreb	

Le Rossignol et l'Épervier

Hésiode, VIII^e siècle av. J.-C., Grèce

Voici ce que disait un jour l'épervier au rossignol, qu'il emportait au sein des nuages entre ses ongles recourbés. Comme l'infortuné, percé des serres cruelles du ravisseur, se plaignait en gémissant, celui-ci lui adressa ces dures paroles : « Malheureux ! pourquoi ces plaintes ? un plus fort que toi te tient en sa puissance. Tu vas où je te conduis, quelle que soit la douceur de tes chants. Je puis, si je le veux, faire de toi mon repas ; je puis te laisser échapper. Insensé, qui voudrait résister à la volonté du plus fort ! il serait privé de la victoire et ne recueillerait que la honte et le malheur. » Ainsi parla l'épervier rapide, aux ailes étendues.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, texte établi et traduit du grec par Henri Patin
in *Poètes moralistes de la Grèce*, Paris, Garnier Frères, 1892.

Source :

https://fr.wikisource.org/wiki/Po%C3%A8tes_Moralistes_de_la_Gr%C3%A8ce/Les_Travaux_et_les_Jours

Le Rossignol et l'Épervier

Ésope, VI^e siècle av. J.-C., Grèce

Un rossignol perché sur un chêne élevé chantait à son ordinaire. Un épervier l'aperçut, et, comme il manquait de nourriture, il fondit sur lui et le lia. Se voyant près de mourir, le rossignol le pria de le laisser aller, alléguant qu'il n'était pas capable de remplir à lui seul le ventre d'un épervier, que celui-ci devait, s'il avait besoin de nourriture, s'attaquer à des oiseaux plus gros. L'épervier répliqua : « Mais je serais stupide, si je lâchais la pâture que je tiens pour courir après ce qui n'est pas encore en vue. »

Ésope, *Fables*, texte établi et traduit du grec par Émile Chambry,
Paris, Les Belles Lettres, 1927.

Source :

[https://fr.wikisource.org/wiki/Fables_d%27%80%99%C3%89sope_\(trad._Chambry,_1927\)/Le_Rossignol_et_l%27%80%99%C3%89pervier](https://fr.wikisource.org/wiki/Fables_d%27%80%99%C3%89sope_(trad._Chambry,_1927)/Le_Rossignol_et_l%27%80%99%C3%89pervier)

La Fourmi et la Colombe

Ésope, VI^e siècle av. J.-C., Grèce

Une fourmi pressée par la soif était descendue dans une source et, entraînée par le courant, elle était en train de se noyer. Une colombe, l'ayant aperçue, détacha un rameau d'un arbre et le jeta dans la source ; la fourmi monta dessus et fut sauvée. Sur ces entrefaites un oiseleur s'avança avec ses gluaux ajustés pour prendre la colombe. La fourmi s'en étant aperçue, mordit le pied de l'oiseleur, qui, sous le coup de la douleur, jeta ses gluaux et fit aussitôt envoler la colombe.

Ésope, *Fables*, texte établi et traduit du grec par Émile Chambry,
Paris, Les Belles Lettres, 1927.

Source :

[https://fr.wikisource.org/wiki/Fables_d%27E2%80%99%C3%89sope_\(trad._Chambry,_1927\)/La_Fourmi_et_la_Colombe](https://fr.wikisource.org/wiki/Fables_d%27E2%80%99%C3%89sope_(trad._Chambry,_1927)/La_Fourmi_et_la_Colombe)

Le Corbeau, sa Femelle, le Chacal et le Serpent

Fable anonyme, environ 300 av. J.-C., Inde

Il y a dans une contrée un grand figuier. Deux corbeaux, mâle et femelle, avaient établi leur demeure sur cet arbre et y habitaient. Or, à l'époque de leur reproduction, un serpent noir sortait d'un creux de l'arbre et mangeait toujours leurs petits. Ils allèrent donc de désespoir vers un chacal, leur ami chéri, qui demeurait à la racine d'un autre arbre, et lui dirent : Mon cher, quand pareille chose arrive, que devons-nous faire ? Tant y a que ce méchant serpent noir sort d'un creux de l'arbre et mange nos petits. Indique-nous un moyen de nous préserver de cela.

Celui qui a un champ au bord d'une rivière et une femme ayant commerce avec un autre homme, et dans la maison duquel demeurent des serpents, comment aurait-il la tranquillité d'esprit ?

Et en outre :

Habiter dans une maison où il y a des serpents, c'est la mort sans aucun doute, celui près du village duquel demeure un serpent n'est pas sûr de vivre.

Nous aussi, qui demeurons là, nous sommes chaque jour incertains de vivre.

Le chacal répondit : Il ne faut pas vous faire le moindre chagrin en ce qui vous concerne. Assurément ce glouton ne peut pas être tué sans une ruse. Et l'on dit :

On ne remporte pas sur un ennemi une victoire avec les armes comme avec une ruse : celui qui est rusé, quoique de petite taille, n'est pas vaincu par des héros.

Et ainsi :

Après avoir mangé beaucoup de poissons, gros, petits et moyens, une grue mourut par excès de glotonnerie, sous l'étreinte d'une écrevisse.

Pantchatantra, ou Les cinq livres. Recueil d'apologues et de contes, traduits du sanskrit par Édouard Lancereau, Paris, Impimerie Nationale, 1871.

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57732823.r=Pierre+Poussines.langFR>

Le Serpent et les Grenouilles

Fable anonyme, environ 300 av. J.-C., Inde

Il y avait dans un endroit proche du mont Varouna un serpent noir d'un âge mûr, nommé Mandavicha¹. Il pensa ainsi dans son cœur : Comment me procurerai-je ma subsistance par un moyen facile ? Puis il alla à un étang où il y avait beaucoup de grenouilles, et fit semblant d'être calme et satisfait. Or, pendant qu'il se tenait là, ainsi, une grenouille venue au bord de l'eau lui demanda : Mon oncle, pourquoi ne te promènes-tu pas aujourd'hui comme autrefois pour chercher de la nourriture ? – Ma chère, répondit-il, comment pourrais-je désirer de la nourriture, malheureux que je suis ? Car cette nuit dans la soirée, en me promenant pour chercher de la nourriture, je vis une grenouille. Je m'avançai pour la prendre. Lorsqu'elle m'aperçut, elle se sauva, par crainte de la mort, au milieu des brâhmanes appliqué à l'étude des Védas, et je ne remarquai pas où elle était allée. Trompé par quelque chose qui lui ressemblait, je mordis au pouce le fils d'un brâhmane, nommé Dradhika², qui était près de l'eau, au bord de l'étang. Puis il mourut à l'instant, et son père, saisi de douleur, me maudit : Méchant, puisque tu as mordu mon fils sans qu'il t'eût fait aucun mal, à cause de ce crime tu serviras de monture aux grenouilles, et tu vivras de la nourriture que tu recevras de leur bonté. Ensuite je suis venu pour vous porter.

La grenouille apprit cela à toutes les grenouilles : puis celles-ci, joyeuses, allèrent toutes en instruire le roi des grenouilles, nommé Djâlapâda³. Cela est très étonnant, pensa celui-ci, et, entouré de ses ministres, il sortit précipitamment de l'étang, et monta sur le chaperon de Mandavicha. Les autres grenouilles, suivant l'ordre de prééminence, montèrent sur le dos du serpent. Bref, celles qui ne trouvèrent pas de place sur lui coururent à sa suite. Mandavicha, pour sa propre satisfaction, montre plusieurs sortes de manières de marche, et Djâlapâda, qui éprouvait du plaisir au contact de son corps, lui dit :

Ni par un éléphant, ni par un cheval, ni sur un char, ni par des hommes, je ne serais porté aussi bien que par Mandavicha.

Mais un jour Mandavicha, par fourberie, marcha très lentement, et quand Djâlapâda vit cela, il dit : Mon cher Mandavicha, pourquoi n'est-on pas aussi bien porté aujourd'hui qu'autrefois ? – Majesté, répondit Mandavicha, aujourd'hui, par manque de nourriture, je n'ai pas la force de porter. Alors Djâlapâda dit : Mon cher, mange de petites grenouilles. Lorsque

¹ Qui a peu de pain.

² Constant.

³ Qui a les pattes garnies d'une membrane.

Mandavicha entendit cela, il éprouva de la joie dans tout le corps, et s'empressa de dire : C'est précisément la malédiction du brâhmane contre moi. Aussi je suis content de cette permission que vous me donnez. Puis, mangeant continuellement des grenouilles, il devint fort en quelques jours, et, joyeux, il rit intérieurement et dit ceci :

Ces grenouilles de diverses espèces déjà attrapées par la ruse, combien de temps pourrai-je en manger sans qu'elles soient détruites ?

Djâlapâda, dont Mandavicha avait séduit le cœur par ses paroles feintes, ne s'aperçut de rien. Cependant un autre grand serpent noir vint en ce lieu, et quand il vit Mandavicha monté par les grenouilles, il tomba dans l'étonnement, et dit : Mon ami, tu te fais monter par ces grenouilles qui sont notre nourriture ; c'est absurde. Mandavicha répondit :

Je sais tout cela, que je suis bête de somme pour les grenouilles : j'attends un moment favorable, comme le brâhmane qui devait devenir aveugle au moyen de gâteau au beurre.

Pantchatantra, ou Les cinq livres. Recueil d'apologues et de contes, traduits du sanskrit par Édouard Lancereau, Paris, Imprimerie Nationale, 1871.

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57732823.r=Pierre+Poussines.langFR>

L'Oiseau, le Pigeon et la Cigale

Tchoang-tzeu, environ 300 av. J.-C., Chine

S'il faut en croire d'anciennes légendes, dans l'océan septentrional vit un poisson immense, qui peut prendre la forme d'un oiseau. Quand cet oiseau s'enlève, ses ailes s'étendent dans le ciel comme des nuages. Rasant les flots, dans la direction du sud, il prend son élan sur une longueur de trois mille stades, puis s'élève sur le vent à la hauteur de quatre-vingt-dix-mille stades, dans l'espace de six mois.

Ce qu'on voit là-haut, dans l'azur, sont-ce des troupes de chevaux sauvages qui courent ? Est-ce de la matière pulvérulente qui voltige ? Sont-ce les souffles qui donnent naissance aux êtres ? Et l'azur, est-il le Ciel lui-même ? Ou n'est-ce que la couleur du lointain infini, *dans lequel le Ciel, l'être personnel des Annales et des Odes, se cache ?* Et, de là-haut, voit-on cette terre ? et sous quel aspect ? Mystères !

Quoi qu'il en soit, s'élevant du vaste océan, et porté par la grande masse de l'air, seuls supports capables de soutenir son immensité, le grand oiseau plane à une altitude prodigieuse.

Une cigale à peine éclos, et un tout jeune pigeon, l'ayant vu, rirent du grand oiseau et dirent : À quoi bon s'élever si haut ? Pourquoi s'exposer ainsi ? Nous qui nous contentons de voler de branche en branche, sans sortir de la banlieue, quand nous tombons par terre, nous ne nous faisons pas de mal ; chaque jour, sans fatigue, nous trouvons notre nécessaire. *Pourquoi aller si loin ? Pourquoi monter si haut ?* Les soucis n'augmentent-ils pas, en proportion de la distance et de l'élévation ?

Propos de deux petites bêtes, sur un sujet dépassant leur compétence. Un petit esprit ne comprend pas ce qu'un grand esprit embrasse. Une courte expérience ne s'étend pas aux faits éloignés. Le champignon qui ne dure qu'un matin ne sait pas ce que c'est qu'une lunaison. L'insecte qui ne vit qu'un été n'entend rien à la succession des saisons. Ne demandez pas, à des êtres éphémères, des renseignements sur la grande tortue dont la période est de cinq siècles, sur le grand arbre dont le cycle est de huit mille années. Même le vieux *P'eng-tsou* ne vous dira rien de ce qui dépasse les huit siècles que la tradition lui prête. *À chaque être, sa formule de développement propre.*

Les pères du système taoïste, traduit du chinois par Léon Wieger, Ho kien fou (Hejian),
Imprimerie de Hien Hien, 1913.

Source :

https://fr.wikisource.org/wiki/%C5%92uvre_de_Tchoang-tzeu/Texte_entier

Les Singes et la Lune

Fable anonyme, environ 200-600, Chine

Dans une forêt solitaire,
Et la plus belle de la terre,
Jouaient des singes bondissants ;
Ils avançaient en longue bande,
Au nombre de plus de cinq cents :
Ainsi le conte une légende.

Après avoir beaucoup marché,
Sur un puits ils s'étaient penchés.
La lune se mirait dedans :
– « La nuit restera toujours brune
Si nous ne repêchons la lune ! »
Dirent ces singes imprudents.

« Il nous faut secourir le monde,
Ne perdons pas une seconde,
Sauvons-le de l'obscurité.
Si rien n'éclairait les ténèbres
Comme les soirs seraient funèbres
Pour tout l'univers habité ! »

– « Pour pêcher l'astre, comment faire ? »
– « C'est simple, amis, j'ai votre affaire »
Dit leur chef — « il faut s'attacher :
Tandis qu'à l'arbre, je m'accroche,
Formez chaînons, de proche en proche,
De tête en queue, et sans lâcher. »

Une guenon tenait la lune...
Presque... il ne s'en fallait que d'une...

Lorsque, crac ! la branche cassa.
Le dieu de l'arbre, philosophe,
N'ajouta plus que cette strophe,
Lorsqu'au fond la bande glissa :

« Comment ces fous, même en grand nombre,
Nous eussent-ils sauvés de l'ombre ?
Ils ne savent pas seulement,
Tant leur bêtise est inféconde,
Avant d'illuminer le monde
S'éclairer de leur jugement. »

Fables chinoises du III^e au VIII^e siècle de notre ère, traduites du chinois par Édouard
Chavannes, Paris, Bossard, 1921.

Source :

https://fr.wikisource.org/wiki/Fables_chinoises_du_IIIe_au_VIIIe_si%C3%A8cle_de_notre_%C3%A8re

La Grenouille et le Bœuf

Horace, environ 314-320, Rome

Les petits d'une grenouille absente ayant été écrasés sous le pied d'un veau, un d'entre eux s'échappa et raconta à sa mère comment un animal énorme avait écrasé ses frères. Celle-ci dit : – « De quelle taille était-il ? Aussi gros que cela ? » Et elle se gonflait. – « Plus gros de moitié. » – « Autant donc que ceci ? » Et elle se gonflait de plus en plus. – « Même si tu crevais, dit le petit, tu ne l'égalerais pas. »

Satires d'Horace, II, 3, traduites du grec par Louis Vincent Raoul, Paris, Casterman, 1818.

Sources :

https://www.espace-horace.org/litt/la_fontaine.htm

Ou :

<https://books.google.fr/books/content?id=KPtBAAAACAAJ&hl=fr&pg=PA147&img=1&zoo m=3&bul=1&sig=ACfU3U0PBjxCczVSO2fLi0Z13DX2e47AEQ&ci=73%2C136%2C750%2C1241&edge=0>

Les Lièvres et les Grenouilles

Babrius, II^e siècle, Rome

Les lièvres prirent un jour la résolution de ne pas vivre davantage, et d'aller se jeter tous ensemble dans l'eau noir d'un marais ; ils avaient honte d'être les plus faibles des animaux, des âmes sans courage, de ne savoir que fuir. Arrivés dans un grand marécage, et voyant sur les bords une troupe de grenouilles qui sautaient, grouillaient et rentraient au plus vite dans la vase profonde, ils s'arrêtèrent. Un d'eux, reprenant courage, leur dit : « Retournons ; à quoi bon mourir ? j'en vois ici de plus poltrons que nous. »

Fables de Babrius, traduites du latin par Édouard Sommer, avec le texte grec en regard,
revu par Théobald Fix, Paris, Hachette, 1848.

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9601512h/f43.item.zoom#>

Dou Cerf ki vit ses cornes en l'iaue tantdis que il béveit

Marie de France, 1160-1210, France

Ensi avint c'uns Cers béveit
A une aive⁴, car seif aveit.
Garda dedenz, ses cornes vit,
Dunc a sei-meismes aveit dit
Que nul Beste nel' valeit,
Ne si beles cornes n'avoit.
Tant entendi a sei loer
Et à ses cornes remirer
K'il vist venir Chiens mult currant
Que lur Mestre veneit cornant.
Après lui viennent sel' quereient
Pur ce que penre le vuleient.
En bois se met tut esmaiez⁵ ;
Par ses cornes est atachiez,
En un boissun est retenus ;
Ez-vous les Kiens après venus
E quant il les vit aprouchier
Si se cumence à desrainier⁶.

Moralité

Voirs est, fet-il, que li Huns dit
E par essemble et par escrit.
Li plusor voelent ce loer
Que il devreient suvent blasmer.
E ce laissent que il devreient
Forment loer se il l'aveient.

⁴ Fontaine.

⁵ Par malheur.

⁶ Changer d'avis.

Marie de France, *Poésies de Marie de France : Fables. Le purgatoire de Saint-Patrice*, Paris,
Chasseriau et Hécart, 1820.

Source :

https://www.google.fr/books/edition/Po%C3%A9sies_de_Marie_de_France_Fables_Le_pu/05s-AAAAYAAJ?hl=fr&gbpv=1&dq=Marie+de+France,+fables&printsec=frontcover

Le Sanglier et le Renard, Vartan Areveltsi, XIII^e siècle, Arménie

Le Sanglier aiguisait ses dents avec beaucoup de peine et de travail ; le Renard vint et lui dit : Pourquoi te fatigues-tu tant, puisqu'il n'y a pour le moment aucune crainte de guerre et de combat ? Le Sanglier lui répondit : Tais-toi ; méprisable petit Renard, parce que tu n'es pas habile à la guerre ; car qui pourrait préparer et aiguiser ses armes en ce moment-là ? Il faut donc les aiguiser quand on a du loisir.

Cette fable montre que c'est dans cette vie qu'il faut travailler avec ardeur, se repentir et faire pénitence, pour n'avoir pas besoin de pardon et de miséricorde, au jour du jugement.

Choix de fables de Vartan en arménien et en français, Paris, Société Asiatique de Paris, 1825.

Source :

https://books.google.fr/books?id=uK5H7IYAqPwC&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=snippet&q=le%20sanglier%20et%20le%20renard&f=false

La Cigale et la Fourmi

Jean de La Fontaine, 1668, France

La Cigale, ayant chanté
 Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'Oût, foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
– Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaie.
– Vous chantiez ? J'en suis fort aise.
Eh bien ! Dansez maintenant.

Oeuvres de La Fontaine, Paris, Aubrée, 1836.

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54249159/f10.item>

Le Lièvre et la Tortue

Jean de la Fontaine, 1668, France

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.

Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point

Sitôt que moi ce but. Sitôt ? êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger :

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

Sage ou non, je parie encore. »

Ainsi fut fait : et de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,

J'entends de ceux qu'il fait lorsque prêt d'être atteint

Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,

Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la tortue

Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s'évertue,

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire.

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose,

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit

Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit

Furent vains : la tortue arriva la première.

« Eh bien, lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?

De quoi vous sert votre vitesse ?

Moi l'emporter ! et que serait-ce

Si vous portiez une maison ? »

Oeuvres de La Fontaine, Paris, Aubrée, 1836.

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5440349b/f156.item>

Le Loup et l'Agneau

Jean de La Fontaine, 1668, France

La raison du plus fort est toujours la meilleure :

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un Agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,

Et que la faim en ces lieux attirait.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

– Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,

Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

– Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

– Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.

– Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

– Je n'en ai point. – C'est donc quelqu'un des tiens :

Car vous ne m'épargnez guère,

Vous, vos bergers, et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge.

Là-dessus, au fond des forêts

Le Loup l'emporte, et puis le mange,

Sans autre forme de procès.

Oeuvres de La Fontaine, Paris, Aubrée, 1836.

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5440349b/f87.item>

Le Chat et le Grillon

Marie-Catherine de Villegieu, XVII^e siècle, France

Que l'homme se fert mal de son raisonnement !
Qu'injuste fut la Loy suprême
Qui soumit l'Animal impitoyablement
A tel qui ne sçait pas se gouverner luy-mesme,
Et que tout Animal instruit facilement.
Ainsi s'exhaloit en murmure,

Certain Grillon feditieux,
Qui bien-tost eust changé l'ordre de la Nature,
Si Grillons décidoient dans le Conseil des Dieux.
C'est bien à toy, mon cher, à faire le Critique,
Interrompit un vieux Matou,
Qu'un peu de cendre chaude attiroit près du trou
De nostre Grillon Satirique.
Encore si c'estoit quelque Chat comme moy,
Qui blasmât la suprême Loy,

Je luy pardonnerois de se donner carrière.
Matou courant de nuit, de Goutiere, en Goutiere,
Peut se formaliser d'avoir l'homme pour Roy.
Il luy voit en secret, commettre tant de crimes,
Suivre tant de folles maximes.
Icy fait le lutin, le frenetique Epoux,
Croyant que grilles & verroux
Rendent une Epouse fidelle,
Pendant que le Galant qui luy tient en cervelle,
Doit aux feuls soupçons du jaloux,

Toutes les faveurs de la Belle.
Là, garde le Mulet quelque credule Amant,

Comptant pour un Siecle un moment,
Penfant que fa Philis le compte à fa maniere,
Et l'égale en defirs comme en fidelité.
Que s'il pouvoit en Chat passer par la Chattiere,
Seroit bien-toft guery de fa credulité.
Es-tu témoin des serenades,
Et des nocturnes promenades,
Où s'occupent souvent les plus sages mondains ?

Paffes-tu quelquesfois sur les toits les plus saints,
D'où lorgnant par un trou, le rusé Solitaire,
J'ay veu l'hypocrisie, à tel degré monter,
Que moy Matou, je n'ose raconter,
Ce que tel qu'on croit Saint, n'a pas honte de faire.
Chacun sçait ce qu'il sçait, reprit d'un ton chagrin,
Le Grillon mal content de son petit destin :
Si tu vois le Bigot démentir sa grimasse,

Je voy peut-estre plus, sans partir de ma place.
J'entends souvent le Magistrat
De son Foyer prendre des Villes,
Le Cavalier parler, de matieres civiles,
Et le Bourgeois, trancher du Potentat.
Tel qui ne peut trouver, de party pour sa fille,
De tout le genre humain, fait le Chef de Famille,
Et croit estre nommé de Dieu pour le pourvoir ;
Il donne celuy-cy de puissance absoluë,

A telle que peut-estre, il n'aura jamais veuë,
Et qu'il ne devra jamais voir.
Que diray-je de la licence
Que se donne leur médifance ?
Est-il rien de sacré pour ces Prophanes-là ;
Un de ces soirs j'entendois dire

A cét endroit de la Satyre,
Le Patron de cafe appella ;
Sa voix pour nos cenfeurs, fut pis qu'un coup de foudre.
Matou ne fit qu'un faut, jufques au trou du Chat,
Et Grillon fe croyant defia reduit en poudre,

Rentra plus mort que vif dans fon fombre grabat.

Marie-Catherine de Villedieu, *Fables ou Histoires allégoriques, dédiées au Roy*,
Paris, Claude Barbin, 1670.

Source :

https://fr.wikisource.org/wiki/Fables/Fable_6

L'Yrondelle, & l'Oyseau de Paradis

Marie-Catherine de Villegieu, XVII^e siècle, France

L'Yrondelle, craignant, le froid de nos quartiers,
S'en alloit faire un tour, jusqu'aupres de Carthage.
L'Oyseau de Paradis, se trouve à son passage,
Voyageurs, comme on sçait, coufinent volontiers.
Les voila donc jafant, d'un climat, & d'un autre,

L'Yrondelle ventoit, les raretez du nôtre,
Et l'Oyseau, les beautez du sien :
Elle prit goust à l'entretien.
Elle se connoissoit, pour n'estre qu'Yrondelle,
Et sçavoit que l'oyseau, n'est pas oyseau pour elle ;
Mais contre ce qui plaist, on ne prend loy de rien.
L'Oyseau de Paradis est charmant au possible,
Et nostre voyageuse, a le cœur susceptible.

Elle niche souvent, en tel Palais de Cour,
Où l'on n'habite point, sans connoistre l'amour :
Elle admire, tantost, le bec, & le ramage,
D'autresfois, le rare plumage,
De l'hoste à ses yeux si charmant ;
Et sans considerer, dans son emportement,
Que le celeste Oyseau, n'habite que la nuë
Et qu'il vit, de l'air seulement,
La voilà d'abord resoluë,

A ne le perdre plus de veuë.
Cependant la faim la pressoit,
Dame Nature patiffoit,
Et l'on sçait que cette Commere,
Ne se repaist point de chimère.

Tant d'amour qu'on voudra, tant de charmans appas,
Il faut toujours manger, & boire,
Et c'est un incident, nécessaire à l'histoire,
Que de prendre un léger repas.
Faut-il se revolter, contre Dame Nature ?

Ou faut-il se rendre à ses coups,
Jeunes Amans, ma Fable parle à vous.
Quelle que soit l'ardeur qui vous transporte
Sur un peu de prudence, appuyez votre amour,
Les plaisirs les plus grands, sont sujets au retour,
Et la nécessité demeure la plus forte.

Marie-Catherine de Villedieu, *Fables ou Histoires allégoriques, dédiées au Roy*,
Paris, Claude Barbin, 1670.

Source :

https://fr.wikisource.org/wiki/Fables/Fable_8

Le Grillon et le Rossignol

Gotthold Ephraim Lessing, 1759, Allemagne

Ma voix, ne t'en déplaie, a des admirateurs,
Disait au rossignol le grillon ridicule.
– Peux-tu me les nommer, car je suis incrédule ?
– Des laborieux moissonneurs
Ne sais-je pas charmer l'oreille !
Ils trouvent, j'en suis sûr, que je chante à merveille
Et tu dois convenir que, dans le genre humain,
C'est la classe la plus utile.
Sans doute, dit le chantre au ramage divin
Mais peux-tu te montrer vain
D'un suffrage aussi futile ?
Et ces mortels naïfs dont le pénible état
Absorbe toutes les pensées,
Ont-ils le goût bien délicat,
Les oreilles bien exercées ?
Attends, pour nous vanter ton savoir merveilleux,
Attends que le berger dont la flûte champêtre
Module doucement des accords amoureux,
S'interrompe, t'admire, et te prenne pour maître !

Fables de Lessing, mises en vers et traduites de l'allemand par André-Joseph Grétry, Paris,
Bertrand Pottier, 1811.

Source :

https://fr.wikisource.org/w/index.php?title=Page:Lessing_-_Fables,_trad._Gr%C3%A9try,_1811.djvu/38&action=edit&redlink=1

Le Poulain et le Vieux Cheval

Ignacy Krasicki, 1776-1778, Pologne

Un Poulain, méprisant les conseils de son père,
S'avise de quitter le doux séjour des champs ;
Il veut, jeune insensé, suivre une autre carrière,
Il brûle de hanter les palais éclatants.
Chez un riche seigneur il obtient un asile;
Tout lui paraît d'abord riant, aimable et beau :
Bien nourri, bien pansé, satisfait et tranquille,
A peine il se souvient de son humble hameau.
Mais son bonheur, hélas ! ne fut pas de durée :
Quand un lourd cavalier vint s'asseoir sur son dos,
Qu'on eut bridé sa bouche et ferré ses sabots,
Qu'il eut senti sa peau meurtrie et déchirée,
Il se plaignit aux dieux de son rigoureux sort.
Un jour, par le hasard conduit près de la ville,
Son Père le voyant, lui dit : « Fils indocile,
Tu pleures aujourd'hui, tu gémis ; c'est à tort :
Il n'est plus temps ; ta plainte est inutile :
Quand ton Père a parlé, ses conseils t'ont déplu,
Souffre : c'est toi qui l'as voulu...! »

Fables polonaises de Krasicki, traduites du polonais par J.-B.-M. de Vienne, Paris, Firmin
Didot, 1828.

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5836939k>

La Fourmi et la Puce

Tomás de Iriarte, 1782, Espagne

N'estimer rien semble à certaines gens
Un titre à la publique estime ;
Admirateur pour eux est de *niais* synonyme.
Jamais dans leurs yeux faux de regards obligeants,
Dans leur bouche jamais de mots encourageants ;
Tout va tout seul, tout est la moindre chose.
Mais pas un d'entre eux ne s'expose
À nous le démontrer ; ou bien,
S'ils se mettent à l'œuvre, ils ne sont bons à rien.
Je veux, à ce sujet, vous dire un apologue.
Commençons sans autre prologue.

À la puce, une fois, la fourmi détaillait
Tous les moyens qu'elle employait
Pour assurer sa subsistance,
Et les grains que, de préférence,
Tant et plus elle recueillait,
Et comment elle charriait
Sa récolte à sa résidence,
Et par quels divers procédés
Ces divers grains étaient longtemps gardés
À l'abri de la pourriture
Dans mainte cave, maint grenier
D'une ingénieuse structure,
Et cent choses encor que l'on pourrait nier
Comme une grossière imposture
Si les faits, chaque jour, à l'incrédulité
N'en attestaient la vérité.
La puce l'écoutait d'un air d'insouciance,
Articulant par-ci par-là

Quelques mots pleins de malveillance.
Tels que ceux-ci : *Qui ne sait pas cela ?...*
C'est aussi trop s'en faire accroire,
Car ce n'est point la mer à boire...
Oh ! le bel effort que voilà !...
La fourmi, d'abord patiente,
Finit par prendre de l'humeur,
Et dit à cette impertinente
Avec un petit ton d'aigreur :
Puisqu'à vous entendre, ma chère,
Tout ce que nous faisons serait pour vous un jeu,
Avec moi venez donc un peu,
De grâce, à notre fourmilière,
Où nous avons jusqu'à demain
Un travail extraordinaire,
Pour nous donner un coup de main
Et plus d'un conseil salutaire.
La puce répondit avec un grand dédain :
Vous voudriez ?... Ah ! la bonne folie !...
Mais je vous vois venir, ma mie,
Et rien n'est plus clair que ceci :
Ce que vous osez vous promettre,
C'est de m'humilier ainsi.
Erreur, car je saurais m'en tirer, Dieu merci !
Au bout du compte, enfin, le tout est de s'y mettre.
Mais j'ai mes affaires aussi :
Au revoir ; je devrais être bien loin d'ici.

Tomas de Iriarte, *Fables littéraires*, traduites de l'espagnol en vers par Charles Lemesle,
Paris, Henri Delloye, 1841.

Source :

https://www.google.fr/books/edition/Fables_litt%C3%A9raires/TzkvAQAAIAAJ?hl=fr&gbpv=1&dq=Tomas+de+Iriarte+fables&printsec=frontcover

La Grenouille et la Poule

Tomás de Iriarte, 1782, Espagne

Certaine poule caquetait :
Une grenouille atrabilaire,
Qui non loin de là barbetait,
Tout à coup s'écrie en colère :
Pour Dieu ! ne te tairas-tu point ?
Je ne t'aurais pas crue importune à ce point.
Avec un pareil bruit, ma chère,
Que nous annonces-tu de neuf ?
– Rien, sinon que je ponds un œuf.
– Et voilà tout ! C'est, ma foi, bien la peine !
– Oui, voilà tout. Faut-il que cela te surprenne ?
Est-ce que je me plains, moi, de cet autre bruit
Dont tu nous assourdis sans cause jour et nuit ?
Moi qui suis bonne à quelque chose,
J'ai bien le droit, sans qu'on en glose,
De publier ce que j'ai fait :
Toi qui n'es bonne à rien, c'est à toi qu'en effet
Il conviendrait plutôt de rester bouche close.

Tomás de Iriarte, *Fables littéraires*, traduites de l'espagnol en vers par Charles Lemesle,
Paris, Henri Delloye, 1841.

Source :

https://www.google.fr/books/edition/Fables_litt%C3%A9raires/TzkvAQAAIAAJ?hl=fr&gbpv=1&dq=Tomás+de+Iriarte+fables&printsec=frontcover

La Taupe et les Lapins

Jean-Pierre Claris de Florian, 1793, France

Chacun de nous souvent connoît bien ses défauts ;
En convenir, c'est autre chose :
On aime mieux souffrir de véritables maux
Que d'avouer qu'ils en sont cause.
Je me souviens, à ce sujet,
D'avoir été témoin d'un fait
Fort étonnant et difficile à croire ;
Mais je l'ai vu : voici l'histoire.
Près d'un bois, le soir, à l'écart,
Dans une superbe prairie,
Des lapins s'amusoient, sur l'herbette fleurie,
A jouer au colin-maillard.
Des lapins ! direz-vous, la chose est impossible.
Rien n'est plus vrai pourtant : une feuille flexible
Sur les yeux de l'un d'eux en bandeau s'appliquoit,
Et puis sous le cou se nouoit :
Un instant en faisoit l'affaire.
Celui que ce ruban privoit de la lumière
Se plaçoit au milieu ; les autres alentour
Sautoient, dansoient, faisoient merveilles,
S'éloignoient, venoient tour à tour
Tirer sa queue ou ses oreilles.
Le pauvre aveugle alors, se retournant soudain,
Sans craindre pot au noir, jette au hasard la patte,
Mais la troupe échappe à la hâte,
Il ne prend que du vent, il se tourmente en vain,
Il y sera jusqu'à demain.
Une taupe assez étourdie,
Qui sous terre entendit ce bruit,
Sort aussitôt de son réduit

Et se mêle dans la partie.
Vous jugez que, n'y voyant pas,
Elle fut prise au premier pas.
Messieurs, dit un lapin, ce seroit conscience,
Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur
Nous fassions un peu de faveur :
Elle est sans yeux et sans défense.
Ainsi je suis d'avis... – Non, répond avec feu
La taupe, je suis prise, & prise de bon jeu ;
Mettez moi le bandeau. – Très volontiers, ma chère ;
Le voici ; mais je crois qu'il n'est pas nécessaire
Que nous serrions le nœud bien fort.
– Pardonnez-moi, Monsieur, reprit-elle en colère,
Serrez bien, car j'y vois... Serrez, j'y vois encor.

Jean-Pierre Claris de Florian, *Fables de Florian*, Neuchâtel, Fauche-Borel, 1793.

Source :

https://fr.wikisource.org/wiki/Collection_compil%C3%A8te_des_%C5%93uvres_de_M._de_Florian/Fables/1/La_Taupe_et_les_Lapins

Le Hanneton

Gottlieb Konrad Pfeffel, XVIII^e siècle, Allemagne

Un berger, le petit Bathil,
D'un Hanneton fit la capture ;
Vite au pied il attache un fil,
Et dit, « petit créature,
Va, prends ton vol, le fil est long,
Il te conduit jusqu'au plafond. »

« Non, » dit-il : « à quoi penses-tu ?
il vaut mieux rester dans la peine,
Que de se sentir retenu ;
Être libre et porter la chaîne,
Voler, quand un tyran vous lie,
C'est le martyre du Génie. »

*Choix de fables allemandes de Gottlieb Conrad Pfeffel, Christian Fürchtegott Gellert
et Friedrich von Schiller, traduites en vers français par Joseph Schmeltz, Haguenau,
Imprimerie et lithographie de Val Elder, 1863.*

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k69329x/f16.item.zoom>

Le Lézard et la Vipère

Antoine-Vincent Arnault, 1812, France

Quoi ! je ne me vengerais pas
De cette maudite vipère !
Disait un lézard à son père.
Pourquoi fuirais-je les combats ?
Au triomphe je puis prétendre ;
N'ai-je pas des ongles, des dents ?
Il est mal d'attaquer les gens ;
Mais il est bien de se défendre.
– Ce point est assez entendu,
Mon fils ; mais parlons avec ordre.
Pour faire la guerre, il faut mordre ;
Et qui mord peut être mordu.
D'après cela, si je raisonne,
À ta perte tu veux courir.
Un serpent mordu peut guérir,
Un serpent qui mord empoisonne.

Antoine-Vincent Arnault, *Fables*, Livre I, Paris, Chaumerot, 1812.

Source :

<https://www.poesie-francaise.fr/antoine-vincent-arnault/fable-le-lezard-et-la-vipere.php>

La Chatte voyageuse

Marie-Amable Petiteau, 1816, France

Jeune chatte blanche et jolie,
Dédaignoit douceurs, compliments
De tout chat qui vouloit lui tenir compagnie ;
Toujours sa griffe en l'air repoussoit les amans,
Et les forçoit bientôt à quitter la partie ;
Même dans ces débats chastes et vertueux,
Plus d'un minet perdit les yeux.
La foule des galans enfin me désespère,
Dit-elle un matin à son père ;
J'ai fait vœu de virginité,
Et pour mieux l'accomplir, vœu de pèlerinage ;
Accordez-moi la liberté
De commencer mon grand voyage :
Je prîrai pour votre santé,
Et vous me reverrez heureuse autant que sage.
Le vieux matou veut arrêter ses pas :
Partout, lui disoit-il, vous trouverez des chats
Qui, comme ici, viendront vous rendre hommage ;
Vous n'y pensez pas : à votre âge,
Voyager seule et loin, caprice extravagant !
Leste et vive, elle échappe à sa juste colère,
Et la voilà sur la gouttière.
Après avoir rapidement
Franchi montagne, bois et plaine,
Sur le plus vert gazon, voulant reprendre haleine,
Elle s'endort profondément ;
Et que voit-elle en s'éveillant ?
Le mieux fourré des chats, un Angora charmant.
Elle veut mettre entr'eux une forte barrière,
En disant le sujet de sa course légère.

Le fin matois dans sa barbe sourit ;
En causant, en trottant connoissance se fit,
Et pour amadouer la gentille étrangère,
Il joua le dévot, mais de telle manière
Que sur le bon apôtre œil doux elle jeta.
Ce Rominagrobis, plus rusé que les autres,
Et las de marmotter de longues patenôtres,
Dit à la belle, et souvent répéta :
Femelle qui veut être utile sur la terre,
Doit être bonne épouse ainsi que tendre mère,
Et d'un ton imposant maint exemple il cita.
Sans grimace, sans peur la dévote écouta ;
Au bout de quelques jours elle fut moins austère,
Puis oublia ses yeux, puis fit courte prière ;
Plus de griffes alors mais bien désir de plaire
Et l'éloquent prédicateur
Obtint sans peine, pour salaire,
De notre pélerine et la patte et le cœur.
Plus d'une fille a fait la délicate,
Même le vœu de renoncer à tout,
Qui suivroit, dès ce jour, l'exemple de ma chatte,
S'il paroissoit tendre amant de son goût.

Marie-Amable Petiteau, *Oeuvres de Madame la Marquise de la Ferrandière*, « Fables »,
Paris, Janet et Cotelte, 1816.

Source :

[https://fr.wikisource.org/wiki/%C5%92uvres_\(Ferrandi%C3%A8re\)/Fables](https://fr.wikisource.org/wiki/%C5%92uvres_(Ferrandi%C3%A8re)/Fables)

Le Serpent et l'Homme

Jules Solime Milscent, 1817, Haïti

Autrefois un serpent, se traînant sur le ventre,
Sur un roc élevé parvint à se loger,
Tandis que, cheminant sur ses pieds, dans un antre
Un homme fut contraint d'emménager.
Le reptile, enflé de la gloire
De se trouver voisin des cieux,
À son compétiteur osait chanter victoire,
Le raillant d'habiter en de si sombres lieux.
L'homme lui répondit d'une voix douce et fière,
Mais sans chagrin ni colère :
« Je serais parvenu sur ce mont escarpé,
Si comme toi, j'avais rampé. »

Louis Morpeau, *Anthologie d'un siècle de poésie haïtienne. 1817-1925*, Paris, Bossard, 1925.

Source :

<https://www.manioc.org/patrimon/PAP11095#?c=&m=&cv=2&xywh=669%2C476%2C2294%2C1459>

L'Aigle et la Taupe

Ivan Krilov, début du XIX^e siècle, Russie

Las d'habiter des rochers sourcilleux,
Prêts à faire leur nid, un Aigle et sa compagne
Cherchaient dans une vaste et fertile campagne
Quelque arbre épais qui pût à tous les yeux
Cacher de leur amour les gages précieux.
Un chêne altier qu'entourait un bocage,
Au même instant les enchanta tous deux :
Il est choisi, l'on se met à l'ouvrage,
Le nid se forme, il a reçu les oeufs,
Et déjà les aiglons, doux espoir du ménage,
Charmaient des deux époux le regard attendri,
Quand il survint un noir orage.
Mais que leur importait ? N'ont-ils pas pour abri
L'arbre superbe et son épais feuillage ?

Cependant près du chêne une Taupe logeait ;
A ses nouveaux voisins parfois elle songeait :
Gens qui restent en bas observent bien des choses,
Et de plus d'un malheur ils ont connu les causes.
Depuis longtemps elle avait remarqué
Que l'arbre était gâté, pourri dans sa racine,
Que, sans ressource, il était attaqué,
Et que le premier choc causerait sa ruine.
L'orage s'augmentant, ce penser la troubla :
Elle croit, dans son trou, sentir trembler la terre.
Elle sort elle fuit, elle était loin déjà,
Quand de l'oiseau qui règne au séjour du tonnerre,
tout-à-coup le péril la frappe et la saisit.
Dans le malheur des grands il est un caractère,
Qui, sur le danger même, un instant étourdit.

Elle revient, et toute hors d'haleine,
« Fuyez, fuyez, cria-t-elle d'en bas ;
Portez votre nid dans la plaine ;
L'arbre est gâté j'en suis certaine,
Il va tomber n'hésitez pas! »
L'Aigle parut surpris, surtout l'Aigle femelle :
L'instinct de la nature agissait mieux en elle,
Elle disposait tout et voulait s'éloigner ;
Mais l'autre avec orgueil lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
Laissez cet enfant de la terre
À la crainte s'abandonner.
Une feuille qui vole épouvante un reptile.
La Taupe est-elle donc plus habile que nous ?
Restez, restez dans ce propice asile ;
Moi je vais dans les airs veiller encor sur vous. »
Il dit, part ; l'ouragan redouble de furie ;
L'arbre tombe ... ses fils, sa compagne chérie
Sont dans l'horrible chute entraînés à ses yeux ;
Il se précipite sur eux :
Il est trop tard, ils ont perdu la vie.

La Taupe de loin entendit
Les longs gémissements de l'infortuné père,
Et toute émue encor de pitié, de colère,
Elle cria « Je vous l'avais bien dit !
Lorsque l'on est sous terre, on sait ce qui s'y passe :
J'ai prévu le danger : mais quoi qu'on dise ou fasse,
Le grand n'écoute pas le conseil du petit. »

Elle avait bien raison : mais sa voix dans l'espace,
Comme mille autres se perdit.

Source :

https://books.google.fr/books?id=vr9aAAAACAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

Les animaux malades de la peste

Louis Héry, 1828, France

Ein bien mauvais malad' l'était 'friç' tout bébête,
Ein bien mauvais malad' z'aut' y nomm' choléra ;
Dans tout' 'plaç' ment où qu' ça malad' y pète,
Tout' li bébêt' flambés comm' z'allimette
Dipis l'alphant zisqu'à li rat.
Li roi lion l'a rôd' dans n'çaque espèce
Çà qu'plis gross' têt' pour fair' son conseil colonial ;
Li 'mazin' ein kabar pour envoie à confesse,
Çà qu'là resté vivants parmi tout' z'animal.
Li mêm' tout' li premier li vid' son tent' malgace :
« Z'amis, l'a dit, 'coute à vous mon pécé!
Çà qu'moi l'a fait, moi bien facé,
Moi l'a pèr qu'dans n'l'enfer moi va bril' comm' bagasse...
Quand qu'moi l'a trouv' dimond', li boef, ou bien mouton,
Souvent, quand qu'mon bouç' y démanze,
Au lié manzer marmit' di canze,
Moi la trové z'aut' viand' plis bon.
Moi la touill' z'aut' ! à qu'faire à moi caciète?
Moi 'blizé dir' la vérité. »
A c'thèr' pitit renard fité
L'a r'pond : "Vous pouvait bien mett' z'aut' dans vout' l'assiette,
« Ein fois qu'vous roi, ça mêm' pour fait vout' volonté ;
Li z'homme, d'ailleurs, la mérité,
Pisqu' z'aut' y donne à nous la çasse,
Tout' z'animal z'aut' y tracasse... »
Tigres, loulous, tout' z'aut' faut' acquisait
Et renard touzours séquisait,
Car z'aut' l'était besoin pour nourrir z'aut' marmaille,
Et ça n'a pas bébêt' qui manz' di riz en paille.
Enfin vié bourriquet, tout ladre et tout pelé,

Qui çarriait ball' çarbon pour z'habitans d'brilé,
En baissant son li zié comm' pour dire son rosaire,
Tout comment vié dévot' la racont' son z'affaire ;
« Z'amis l'a dit, pisqu'n'a rien pou cacé,
Moi dir' dans n'vout' l'oreille çà qu'mon plis gros pécé.
La honte y 'touffe à moi!...Ein zour, sous ein voitire,
Dans li coin d'l'équiri de la quire,
Moi l'a trouv' paquet d'herb' tout frais,
Bon fataq', ma foi dié! va dir' la mett' exprès
Pour voir si mon li dents l'est longue!
Moi la gliss' sous n'hangar vacoi,
(Li diable aussi çatouille à moi),
Et moi saut' sis l'fataq' comm' z'anguille sis bouç'rongue.
Moi, malahél' , l'a dévoré
Tout' li fourraz' d'moussié l'quiré.
Ah! qu'fataq' l'était bon! doux comment confitire! »
Tout' bébêt' l'a guélé : « manzer fataq' la quire!!!...
Çà mêm' bon Dié l'envoyer choléra ;
Pour nous tout' li-mêm' qui paîra.
Prendre ein quék'çôs' li prêtre! Ça n'a pas badinaze... »
Z'aut' la coup' son collet sans tarder davantaze.

Ein fois qu'vous pauvr' diabl' , si vous n'en a kabar,
Ensemb' man-la zistiç' , fait pas trop vout' vantard ;
Vous n'aura beau figoler vout' parole,

Vous l'est trop sir vous va passe à la zeole.

Louis Héry, *Fables créoles et explorations dans l'intérieur de l'île Bourbon*, Paris, J. Rigal,
1833.

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5470315c/f41.item>

Le Chacal, l'Éléphant et l'Hippopotame

Fable anonyme, transcrite en 1828, Sénégal

Le Chacal empruntait un Boeuf à l'Éléphant :
« J'en rendrai, disait-il, un autre bien plus grand,
Grand et gros autant que vous-même. »
Eh ! pensa le prêteur, c'est gagner cent pour cent,
Et d'avoir un tel boeuf mon avie est extrême.
« Tôpe, mon cher ami. » Le Chacal vint offrir
Même affaire à l'Hippopotame.
« Un boeuf gros comme moi ! c'est avec grand plaisir ;
Cela surprendra bien mes enfants et ma femme !
J'y consens, lui dit-il, sois fidèle au traité. »
Mais lorsque arriva l'échéance,
Notre Chacal fut tourmenté ;
Car les deux créanciers, chacun de leur côté,
De voir le monstre boeuf brûlaient d'impatience.
Le Chacal dit à l'un : « Votre boeuf est au bout,
Tenez bien cette corde, et tenez bien surtout,
Car il est gros et fort ; quand je vais vous le dire,
Vous tirerez à vous. » Il court à l'autre sire :
« Seigneur Hippopotame, il faut sortir du trou ,
J'amène votre boeuf, et voici son licou ;
Veillez à ce qu'il ne s'en aille !
Tirez la corde, allons ! » Nos créanciers joyeux
Tiraient chacun d'un bout sans rien faire qui vaille.
Avançait-on d'un pas ? on en reculait deux.
« Ah ! l'honnête Chacal, comme il tient sa promesse !
Son Boeuf est assez fort pour me faire broncher ;
Un Boeuf me résister ! Jusqu'au bout de sa laisse,
S'écria chacun d'eau, je m'en vais le chercher. »
Mais, suivant dans le bois la corde en sens contraire,
Ils se trouvèrent nez à nez.

« Oh ! oh ! dit l'Éléphant : compère,
Je tirais cette corde et vous la reteniez ! »
— « Quoi ! c'était vous qui me traîniez ?
Que faites-vous donc là ? » repris l'Hippopotame.
Je vous croyais un Boeuf ! — Un Boeuf ! que dites-vous ? »
« Un Boeuf que le Chacal... — Le Chacal ! quelle trame !
Mon cher, il s'est moqué de nous. »

Ne prêtons pas par avarice,
Et redoutons l'appât d'un trop grand bénéfice.

Fables sénégalaises, traduites du wolof et mises en vers par Jacques-François Roger,
Paris, Nepveu, 1828.

Source :

https://books.google.fr/books?id=5ykUxwEACAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q=chacal&f=false

La Corneille et l'Éphémère

Adèle Caldelar, 1844, France

Pendant, depuis un an, sur le bord de sa tombe,
Une vieille Corneille allait mourir, enfin :
Elle s'en désolait, accusant le destin.
Une charitable Colombe
La vint voir. Comme elle cherchait
Tant à soulager sa souffrance,
Qu'à lui rendre quelque espérance,
La malade qui se sentait,
Lui dit : « Vous me flattez, n'en prenez point la peine ;
Je le connais, ma fin sera prochaine.
Hélas ! faut-il si tôt mourir ?
À quoi bon ai-je reçu l'être ?
Cent vingt-cinq ans !.. c'était bien la peine de naître !..
J'ai fait beaucoup de mal, j'en veux bien convenir ;
Même j'ai commencé presque en venant d'éclorre ;
Mais on s'amende avec les ans,
Et, si j'avais vécu longtemps,
J'aurais fait plus de bien encore.
Hier j'en avais fait le serment solennel.
Que, pour moi, Jupiter est injuste et cruel ! »

Au sortir de ce lieu de plainte et de murmure,
La Colombe visite une autre créature,
De même sur le point de descendre au tombeau.
Ce n'était pas, cette fois, un oiseau ;
C'était un Éphémère, un tout petit insecte,
Peu fait pour sa société ;
Mais on sait, pour la charité,
Qu'aucune race n'est abjecte.

La Colombe trouva la mourante au plus mal :
Bien jeune, elle touchait à son terme fatal.
De la plus courte des carrières
Elle avait, tout au plus, encor fourni le quart ;
Cependant elle était préparée au départ,
Et la paix respirait dans toutes ses manières.
Près d'elle sanglotaient ses frères et ses sœurs.
Le doux oiseau mêla ses larmes à leurs pleurs :
Périr sans avoir vu le tiers d'une journée
Semblait à tous un grand malheur.
Tous gémissaient du fond du coeur
D'une si triste destinée.

L'Éphémère leur dit : « Ne vous affligez pas
Si vivement de mon trépas
Trois heures, il est vrai, composent tout mon âge ;
Mon existence a duré peu d'instant ;
Mais, à celui-ci, je me rends
Ce satisfaisant témoignage
D'avoir bien employé ces rapides moments.
Loin de plaindre mon sort, enviez-le, au contraire :
J'ai vécu, car j'ai fait le bien que j'ai pu faire.
Ah ! plus tôt ou plus tard que l'on ferme les yeux,
Ajouta-t-elle encore, à la voûte azurée
Levant les siens : qu'importe à qui craignit les dieux ?
La vie est dans l'emploi plus que dans la durée. »

Adèle Caldelar, *Fables Morales et Religieuses*, Paris, Librairie pittoresque de la jeunesse,
1844.

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5403849w.texteImage>

L'Autruche et son public des animaux

Eugénie et Laure Fiot, 1851, France

Une autruche criait : « Pressez-vous de venir ;

Je vais m'élancer dans la nue ! »

Tous les animaux d'accourir.

C'était très curieuse vue

De suivre en l'air, de l'œil, un oiseau si pesant.

Le public ne fut pas content.

Elle ne sut que dire : « Oh ! je vole, je vole,

Que battre de l'aile et courir.

Le fait démentant sa parole,

Quoiqu'aidé du souffle d'Éole,

Le vaisseau ne put point partir. »

Qu'on ne promette pas ce qu'on ne peut tenir !

Morale : il ne faut pas faire des promesses que l'on ne peut pas tenir

Eugénie et Laure Fiot, *Fables nouvelles*, Paris, Librairie Maire-Nyon, 1851.

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6135040b.texteImage>

La Chamelle et son petit

Eugénie et Laure Fiot, 1851, France

Le petit d'un chameau, comme le suivait sa mère,
Trottinant d'un pas inégal,
Et se plaignant toujours de quelque nouveau mal;
En fils de mauvais caractère,
Dit : « Mère sans affection,
Arrêtez, je suis las ! — Fils sans affection,
Repris-elle à son tours, que veux-tu que je fasse,
Quand je fléchis sous cette masse
Et dépends de la main qui, tu vois, me conduit ?
Si j'étais libre, hélas ! je serais moins chargée
Et ma crouse plus ménagée.
Dans le malheur qui me poursuit,
Ta plainte devient importune :
Mon fils, le devoir des enfants
Est de consoler leurs parents
Au milieu de leur infortune. »

Eugénie et Laure Fiot, *Fables nouvelles*, Paris, Librairie Maire-Nyon, 1851.

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6135040b.texteImage>

Le Crapaud et le Poisson doré de la Chine

Esther Sezzi, 1856, France

Nouveau venu des climats de l'aurore,
Un beau poisson doré s'étalait au soleil,
Dont les rayons brillants l'embellissaient encore
En faisant ressortir tout son éclat vermeil.
Un crapaud l'aperçut, et se gonflant d'envie :
« Que l'homme, cria-t-il, est ridicule et vain !
Il fait creuser un somptueux bassin
Et va chercher jusqu'au fond de l'Asie
Un stupide poisson pour orner son jardin.
Il faut venir de loin pour qu'on puisse lui plaire.
Et ce qu'il a chez lui n'a nul prix à ses yeux.
Cet étranger en est la preuve la plus claire,
Recherché comme il l'est de chacun en ces lieux.

Tandis qu'à me fuir on s'obstine.
Je suis haï, même persécuté,
Que faudrait-il ? que l'on me vit en Chine ;
J'exciterais alors la curiosité,
De moi l'on aurait soin et l'on me ferait fête ;
Je paraîtrais charmant. Ma foi, l'homme est bien bête !
- Doucement, dit alors le poisson courroucé,
- En élevant un peu la tête :
Ce que vous dites là me paraît peu sensé.
Peut-être quelquefois l'homme agit par caprice ;
Mais son choix entre nous n'est que de la justice.
Pourquoi vous aveugler ainsi ?
En Chine, ma beauté n'est pas moins admirée ;
Mais vous, si vous alliez en lointaines contrées,
Vous y paraîtriez tout aussi laid qu'ici. »

Il est des qualités bonnes ou détestables
Qui font naître partout des sentiments semblables,
Et leur effet qui ne saurait manquer
C'est de plaire toujours ou de toujours choquer.

Esther Sezzi, *Fables*, Paris, Imprimerie Bernard et Cie, 1856.

Source :

<https://books.google.fr/books?id=Id03SAPSOqOC&printsec=frontcover&hl=fr&source>

Le Rouge-gorge et le Moineau

Esther Sezzi, 1856, France

Vers le temps où bientôt la campagne attristée
Va voir se dépouiller et bosquets et buissons,
Un rouge-gorge essayait ses chansons :
« Arrête !... s'écria d'une voix irritée
Certain moineau qui l'avait écouté ;
Tu fais paraître ici beaucoup de vanité ;
Je distingue le but où ton orgueil aspire :
Tu veux rivaliser, par ces tristes accents,
Avec les oiseaux du printemps.
Trop faible est ton talent, il n'y pourrait suffire ;
Cesse, crois-moi, des efforts superflus ;
Au lieu d'imiter le ramage
De ces oiseaux que nous n'entendons plus,
Tu nous fais regretter davantage.
Va, ton lot et le mien, c'est de les admirer.
- Tant de rigueurs m'étonne,
Répond le chantre de l'automne,
Et je ne sais comment j'ai pu me l'attirer.
Des oiseaux du printemps moi-même je proclame
Les adorables chants ; mais leurs divins concerts
Sont-ils motifs pour qu'on me blâme
De faire entendre quelques airs ?
D'atteindre à leur talent je n'ai pas la pensée,
Et si j'élève encore la voix,
C'est pour rompre un instant le silence des bois,
Puisque de ces oiseaux la saison est passée. »

Esther Sezzi, *Fables*, Paris, Imprimerie Bernard et Cie, 1856.

Source :

<https://books.google.fr/books?id=Id03SAPSQpQC&printsec=frontcover&hl=fr&source>

Le Loup et le jeune Mouton

Fénelon, 1859, France

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc, les chiens dormaient, et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui. Que venez-vous chercher ici ? dit-il au glouton. L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau : j'ai trouvé ici l'un et l'autre ; que faut-il davantage ? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu. Il est donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit ? Si cela est, vivons comme frères, et paissions ensemble. Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre philosophe le mit en pièces et l'avala.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-les par leurs actions, et non pas par leurs discours.

Fénelon, *Fables de Fénelon*, Paris, Hachette, 2013, (1859).

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61210914/f7.item>

Le Renard puni de sa curiosité

Fénelon, 1859, France

Un renard des montagnes d'Aragon, ayant vieilli dans la finesse, voulut donner ses derniers jours à la curiosité. Il prit le dessein d'aller voir en Castille le fameux Escorial, qui est le palais des rois d'Espagne, bâti par Philippe II. En arrivant, il fut surpris, car il était peu accoutumé à la magnificence ; jusqu'alors il n'avait vu que son terrier et le poulailler d'un fermier voisin, où il était d'ordinaire assez mal reçu. Il voit là des colonnes de marbre, là des portes d'or, des bas-reliefs de diamant. Il entra dans plusieurs chambres dont les tapisseries étaient admirables : on y voyait des chasses, des combats, des fables où les dieux se jouaient parmi les hommes ; enfin l'histoire de don Quichotte, et Sancho, monté sur son grison, allait gouverner l'île que le duc lui avait confiée. Puis, il aperçut des cages où l'on avait renfermé des lions et des léopards. Pendant que le renard regardait ces merveilles, deux chiens du palais l'étranglèrent. Il se trouva mal de sa curiosité.

Fénelon, *Fables de Fénelon*, Paris, Hachette, 2013, (1859).

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61210914/f7.item>

Les Chacals et l'Éléphant

Tolstoï, 1872, Russie

Les chacals avaient mangé toute la chair morte de la forêt, et ne trouvaient plus rien pour se nourrir.

Un vieux chacal médita sur le moyen de se procurer des vivres.

Il alla trouver l'éléphant et lui dit :

– Nous avons un tzar, mais il devint si bête, qu'il nous donnait des ordres impossibles à exécuter. Nous voulons aujourd'hui nommer un autre tzar, et mon peuple m'envoie te chercher ; chez nous, la vie est douce, nous t'obéirons en tout, nous t'honorons, viens dans notre royaume !

L'éléphant consentit et suivit le chacal.

Celui-ci l'emmena dans un marécage, où l'éléphant s'embourba.

Et le chacal lui dit :

– Maintenant, commande ! Nous sommes prêts à exécuter tes ordres.

L'éléphant répondit :

– J'ordonne que vous me retiriez de là !

Le chacal se mit à rire et reprit :

– Prends ma queue avec ta trompe, et je vais te retirer tout de suite.

L'éléphant surpris répliqua :

– Tu ne peux me retirer avec ta queue !

– Pourquoi donc ordonner ce qu'il est impossible d'exécuter ? reprit le chacal ; c'est précisément pour cela que nous avons renvoyé notre premier tzar.

L'éléphant périt dans le marécage, et les chacals le dévorèrent.

Léon Tolstoï, *Contes et fables*, traduits du russe par Ely Halpérine-Kaminsky, Paris, Plon, 1888.

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k68969k>

L'Escargot

Augusta Coupey, 1871, France

Un escargot de haut parage,
Orgueilleux d'un noble lignage,
N'entendait pas
Céder le pas
À la modeste limace
Sans carapace.
Il la toisait plein de dédain,
Lorsque d'un petit ton badin,
Elle appelait notre compère
Son prochain, son ami, son frère.
Son frère, lui, Mons Escargot !
La fille sentait le fagot
Des sorcières du moyen âge
Pour inventer le parentage.
Il allait s'en venger... un fruit,
D'un vieux pommier tombe avec bruit,
Écrasant Escargot, Limace,
Sur place.
Oh ! je me meurs ! à moi *ma sœur* !
Dit l'Escargot fou de douleur.
Devant la mort et la souffrance,
Ne songeant plus à la naissance,
La misérable humanité
Comprend enfin l'égalité.

Augusta Coupey, *Fables originales d'Augusta Coupey*, Paris, Édouard Dentu, 1871.

Source :

https://fr.wikisource.org/wiki/Fables_originales/Livre_I/Fable_07

Les Loups et les Moutons

Augusta Coupey, 1871, France

En pays étranger, dans deux ou trois cantons,
Côte à côte vivaient les loups et les moutons.
Affirmer qu'ils faisaient ensemble bon ménage
Serait narrer ici les contes d'un autre âge.
Le loup effrontément enlevait la brebis
Qui broutait en avril l'herbe des prés fleuris
Et des vertes forêts. Avant qu'elle eût bêlée
Le compère l'avait au trois quart avalée.
Un bouc témoin du fait rassembla le troupeau :
Il est grand temps, dit-il, de sauver votre peau,
Sinon jeune brebis, mignon petit agneau
Ainsi croqués vivants auraient même tombeau.
Bannissez tous les loups ! cria la multitude.
Le bouc les interna dans une solitude
Bien au-delà des mers,
À l'autre bout de l'univers.
Un repos s'en suivit. On vécut en églogue.
Le repos fut troublé par un idéologue
Aspirant à se faire une célébrité ;
L'ambitieux rêvait la popularité.
Où la trouverait-il ?... à sensiblement plaindre
Le sort des exilés, dont il se mit à peindre
L'isolement profond, les remords, la douleur,
Tout en récriminant contre le bouc sans cœur,
Qui pour quelques méfaits, un rien, de menus crimes,
Vouaient pis qu'au trépas ses touchantes victimes.
« Oubliez ! pardonnez ! ô généreux moutons,
Vous les verrez manger l'herbe que nous broutons. »
L'éloquent plaidoyer convainquit l'auditoire.
Les loups amnistiés rendus au territoire

Firent les convertis à leur débarquement.
Mais *un loup est un loup*, et son amendement
Ne sera pas d'aimer paître la marjolaine
Ni de laisser en paix le troupeau dans la plaine.
Les crédules moutons décimés sous ses coups,
Comprirent qu'ils étaient de véritables fous
D'avoir cru bonnement au repentir des loups.

Augusta Coupey, *Fables originales d'Augusta Coupey*, Paris, Édouard Dentu, 1871.

Source :

https://fr.wikisource.org/wiki/Fables_originales/Livre_V/Fable_03

Le Castor et le Loup cervier

Pamphyle LeMay, 1882, Canada

Un castor bon enfant, un jour, prêta l'oreille
Aux paroles d'un loup cervier.
Il s'agissait d'éteindre une haine bien vieille
Et d'échanger enfin la branche d'olivier.
La pensée était bonne et la chose, facile ;
Mais notre loup cervier qui faisait le docile
Avait un but inavoué
Qu'il cachait avec artifice :
Il voulait s'assurer, je crois, le bon office
D'un esclave tout dévoué,
Plutôt que l'amitié constante
D'un compagnon,
Fut-il et fidèle et mignon.

C'était une affaire importante
Que l'oubli du passé,
Et le lynx empressé
En convenait de bonne grâce.
Il n'avait pourtant pas qu'un tour de passe-passe
À se faire pardonner.
Il vit toutefois sans surprise
Le succès couronner
Sa nouvelle entreprise.

– Or,
Pour sceller l'amitié l'on pourrait, ce me semble,
Chasser ensemble,
Proposa-t-il au castor.

– Que votre intelligence, ô mon cher, est féconde !

Fit le castor ému – commençons nos travaux :
Nous irons par monts et par vaux :
Moi je nage fort bien, je chasserai dans l'onde
Et vous procurerai les poissons les plus frais.

– Les fruits des bois ont-ils pour vous quelques attraits ?
Reprit le loup-cervier, vous en aurez de reste,
C'est moi qui vous l'atteste,
Car je grimpe aisément, vous ne l'ignorez pas,
Sur les plus hautes branches.
Je vous offrirais bien, chaque jour, aux repas,
De la chair en épaisses tranches,
Mais vous n'en mangez pas du tout.

Ils partirent enfin, rôdant un peu partout,
Mais plus souvent sur le bord des rivières.
Le loup-cervier mangeait, du meilleur appétit
Et sans faire trop de manières,
Le gros poisson et le petit.

– De la société je porte seul les peines,
Lui dit bien poliment le castor aux abois ;
Soyez plus généreux ; rentrons dans les grands bois,
Montez sur quelque hêtre et donnez-moi des faines.

– Des faines ? j'y pensais ; ça fera changement.
Ils marchaient lentement,
Car les pieds du castor n'ont pas grande vitesse.
Après de longs circuits,
Ils trouvèrent un hêtre assez chargé de fruits.
Le loup cervier, avec prestesse,
Grimpa sur les rameaux et se mit à manger
Sans songer
À son camarade.

– Vous ne m'en donnez pas ? demanda celui-ci.

– Ta santé délicate est mon plus grand souci,
Et je crains que ce fruit ne te rende malade...
Il ne faudrait qu'un accident,
Répondit le lynx impudent.

– C'est vrai, fit le castor, j'en souffrirais peut-être ; –
Il cachait son dépit sous des dehors sereins
– Je vais gruger l'écorce.

Or, il coupa le hêtre.

Le loup-cervier tomba puis se brisa les reins.

*La haute opinion que l'on a de soi-même
Nous empêche souvent de voir les qualités
Des amis que l'on a lâchement exploités ;
Mais quelque circonstance extrême
Nous fait toujours voir, à la fin,
Que pour être plus fourbe on n'est pas le plus fin.*

Pamphyle LeMay, *Fables canadiennes*, Whitefish, Kessinger, 2010, (1882).

Source :

https://fr.wikisource.org/wiki/Fables_canadiennes

Le Lièvre et le Chacal

Fable berbère anonyme, transcrite en 1887, Maghreb

Un lièvre se promenant avec un chacal lui dit : « J'ai une ruse. » Le chacal répondit : « J'en ai 99. » Le lièvre reprend : « Entrons dans le verger pour manger. » Il se mit à manger, et dit à son compagnon : « Mange d'excellentes figues. » – « Que manges-tu ? demanda le chacal. » – « Du raisin. » Ils se séparèrent dans le verger et mangèrent jusqu'à ce qu'ils furent rassasiés. – « Allons, dit le chacal, partons, nous n'avons plus faim. » – « Sors, tu es le plus grand. » – « Sors le premier et vois si le maître du verger n'est pas dehors. » Le lièvre sortit, le chacal resta auprès du trou (sans pouvoir passer) : « Donne-moi un conseil, dit-il, comment vais-je faire ? » – « Moi qui n'ai qu'une ruse je ne puis conseiller celui qui en a 99. » Le lièvre s'enfuit. Le chacal fut pris par le maître du jardin qui lui dit : « Que vais-je te faire à présent ? » – « Ce que la justice décide. » – « Elle veut que tu périsses. » Le chacal repris : « Que j'aie au moins dire adieu à mes enfants, puis je reviendrai. » – « Donne ta parole. » Le chacal prêta serment, l'homme le lâcha et il s'enfuit.

Contes populaires berbères, annotés et traduits par René Basset, Paris, Leroux, 1887.

Source :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1044520/f43.item>

Sélection de fables constituée par les étudiants
du Master 2 Métiers de l'édition et de l'audiovisuel -
Création éditoriale multisupport (Sorbonne Université - A'sfired),
promotion 2024-2025

Mis en ligne le 25 octobre 2024